



*La neutralité scientifique est-elle possible en sciences*

*humaines et sociales ?*

*Is the scientific neutrality possible in the*

*humanities and social sciences?*

BERGHOUT El hadj

Université Batna 2  
(Algérie)

e.berghout@univ-batna2.dz

**Résumé:**

*Réussir le défi de la neutralité du chercheur dans les sciences humaines et sociales est une tâche difficile car entre lui et l'objet d'étude, dans lequel il est ontologiquement inclus, la séparation est délicate et le risque de partialité est fort ; et en cela, les causes sont nombreuses. C'est le sujet d'un grand débat épistémologique auquel nous tentons modestement de participer.*

*informations sur l'article*

Reçu

20 Mai 2021

Acceptation

26 juillet 2021

**Mots clés:**

- ✓ Neutralité,
- ✓ partialité,
- ✓ Objet d'étude

**Abstract :**

*Meeting the challenge of the researcher's neutrality in human and social sciences is a difficult task because the separation is delicate between the researcher and the object of study, in which he is ontologically included, and the risk of partiality is high; and in this, the causes are numerous. This is the subject of a great epistemological debate in which we modestly attempt to participate.*

*Article info*

Received

20 May 2021

Accepted

26 July 2021

**Keywords:**

- ✓ Neutrality,
- ✓ Partiality.
- ✓ object of study

## Introduction

Depuis l'avènement des sciences humaines et sociales comme sciences indépendantes de la philosophie (ou se voulant comme tel), elles se sont retrouvées face à de multiples problématiques concernant l'objet de recherche, les méthodes à adopter pour une meilleure approche des phénomènes entrant dans son champ d'action et, notamment, l'inextricable problème du rapport du chercheur à son objet d'étude. Toutes ces controverses ont fait que bon nombre de penseurs n'ont jamais cessé de débattre à ce propos et c'est –à notre sens– sur la méthode à appliquer dans l'approche des phénomènes socio-humains que le débat a débuté.

Et si les points de vue furent nombreux quant à la meilleure méthode à adopter, retenons deux courants principaux actifs à ce sujet :

- Le premier courant opte pour la méthode quantitative et défend l'idée que c'est elle qui doit être de mise dans l'approche des phénomènes socio-humains et que par conséquent il n'y avait pas d'alternative à la méthode expérimentale puisqu'il fallait soumettre ces faits aux mêmes règles de causalité que les phénomènes naturels.
- Les tenants du second courant, avançant la spécificité des phénomènes socio-humains, pensent qu'il n'est pas obligatoire d'adopter la méthode des sciences de la nature mais qu'il suffit de seulement s'inspirer de la méthode et d'en utiliser les procédés utiles et surtout adéquats.

Voici l'exemple avancé : Il est possible de faire confiance à la méthode analytique comme substitut ou complément à la méthode quantitative dans l'interprétation de résultats chiffrés auxquels l'on aurait abouti par l'utilisation d'outils de mesure quantitative adéquats à la collecte

d'informations et de graphiques pour affirmer ou infirmer des vérités scientifiques.

Sans oublier ce qui a été avancé quant à la relation chercheur/objet de recherche ; problématique qui n'a pas cessé d'être débattue pour voir jusqu'où peut aller l'objectivité et la neutralité du chercheur face à sa subjectivité en tant qu'individu humain appartenant à un groupe social dans, avec et à travers lequel il n'a de cesse d'interagir. Individu d'abord, *animal social* aussi mais scientifique se devant de s'affranchir de la gangue anthropomorphique qui l'attire et le tire vers le parti-pris, vers la prise de position idéologique, vers la partialité du dogme partagé alors qu'il n'a pas le droit à tout cela.

Et lorsque nous pensons à la particularité des phénomènes socio-humains, nous nous posons la question quant à l'applicabilité objective d'une procédure propre aux sciences exactes justement à des phénomènes pas du tout comparables aux phénomènes naturels.

Prenons l'exemple en sociolinguistique du choix de l'étude d'un phénomène linguistique lié intimement à une réalité identitaire problématique et –surtout– tendue comme c'est le cas en Algérie. Un chercheur Algérien, appartenant sûrement à l'une des ethnies composant la réalité algérienne, se verrait impliqué intérieurement et malgré lui dans un choix difficile et incontournable entre l'obligation scientifique et même intellectuelle d'être objectif dans son travail d'analyse et de description et une subjectivité interdite mais pressante du moment qu'il est amené à travailler sur un objet nullement détaché de lui.

Se posent alors les questions suivantes :

- Quelle est la nature du fait de langue en lien avec l'identité individuelle et/ou collective ?
- Dans quelle mesure une réalité comme celle avancée en exemple peut-elle être considérée objectivement surtout par un œil l'observant de l'intérieur ?
- Que doit faire un chercheur en sociolinguistique pour respecter l'impératif scientifique (intellectuel aussi) d'impartialité totale lorsqu'il est question pour lui d'appréhender un fait de langue en société sur fond de problématique identitaire l'incluant de fait ?

## 2. Préciser les concepts :

### 2.1. La neutralité du chercheur :

Nous sommes neutres lorsque nous considérons un objet d'étude loin de toute influence émanant de nous (aspiration, partis-pris, jugement de valeur, opinions,...). Donc la neutralité rejoint l'impartialité et s'oppose à l'implication et elle exprime la capacité de ne point succomber aux émotions lorsqu'il est question d'approcher des phénomènes pour les analyser sans les juger ni les étiqueter d'un quelconque jugement de valeur (moral, éthique, ou autre).

La neutralité réside aussi lorsque le phénomène à étudier est approché comme un objet extérieur à soi avec un recul suffisant à cette considération ; et il en résulte que le constat sur un fait observable est fiable car neutre lorsqu'il est également perçu par des observateurs distincts (songeons à une scène d'accident de la route racontée par des témoins oculaires différents, les relations<sup>1</sup> de la scène seront – à coup sûr- sensiblement dissemblables surtout si le recul nécessaire, justement à une relation objective, n'a pas été pris).

Donc le scientifique qui se plie au principe de neutralité doit considérer le phénomène tel qu'il EST (et non tel qu'il aimerait -ou

n'aimerait pas- qu'il soit) avec une impartialité totale. La neutralité serait donc une absence totale de ce qui pourrait orienter une description non pas vers le réel observable mais vers des exposés émanant d'une appréciation / dépréciation plus ou moins forte auxquelles l'observateur n'aurait pas pu/su faire face.

Il en résulte une importance considérable de la neutralité dans la sphère de la science en termes de conséquences aux niveaux suivants :

**2.1.1. Des valeurs :** La neutralité est une abstraction de tout jugement de valeur.

**2.1.2. Au niveau épistémique :** En dépassant la conception traditionnelle de la connaissance qui « cherche à connaître les choses telles qu'elles sont » à une reconsidération de la relation entre l'être connaissant et le fait à connaître.

**2.1.3. Niveau psychologique :** La neutralité étant une mise à l'épreuve de la partialité de l'être<sup>2</sup>, on en déduit que l'effort fournit lors de la construction d'une connaissance vraie -car neutre- et comparable à une lutte permanente entre une neutralité à atteindre et une partialité consubstantielle ; une sorte d'exercice de domptage dans lequel le dresseur (le scientifique) ne peut ignorer l'instinct sauvage et dangereux (l'inhérence) du tigre (la partialité) qu'il a en face de lui.

**2.1.4. Niveau culturel :** L'information vraie -car neutre- mène obligatoirement au consensus général et aboutit donc à un accord entre les tenants du discours scientifiques à propos d'une quelconque problématique.

### 2.2. La partialité :

Caractérise ce qui se rapporte au sujet et peut être comprise comme ce qui se rapporte à l'être même en tant que concept et pas seulement en tant qu'individu. Dans les faits, nous sommes partiaux lorsque nous prenons parti, lorsque –peu ou prou-

nous incluons nos opinions, nos penchants, nos valeurs, notre idéologie dans l'approche d'un fait.

Il n'est toutefois pas donné de saisir la partialité dans l'exercice scientifique sans la ramener à ce qui, radicalement, s'y oppose : la neutralité du chercheur. Étant donné que dans sa quête du savoir, l'homme n'a pas pu en saisir l'importance et la nécessité qu'après avoir pu délimiter puis séparer ce qui se rapporte à l'être/sujet de ce qui est inhérent à l'objet. Il s'agissait de ne point dépeindre le fait à *travers soi* avec tout ce que l'être peut signifier comme ego, fantasmes, réactions, représentations temporelles qui peuvent parasiter l'opération de perception. L'impératif était de se concentrer sur l'objet pour l'étudier sans qu'il soit permis à l'être de s'exprimer sauf en tant que sujet de perception puis de compréhension.

Paul Ricœur<sup>3</sup>, dans son « Étude des « Méditations cartésiennes » de Husserl » nous explique que le philosophe est allé jusqu'à dire que derrière toute pensée scientifique effective se trouvent certaines expériences propres non pratiques, intuitives et non démontrables. « *Toute pensée scientifique* »...l'expression est forte.

### 2.3. La sociolinguistique comme illustration :

Cette discipline des sciences humaines et sociales cherche une meilleure appréhension de l'acte langagier en étudiant la relation entre les phénomènes sociaux et les phénomènes linguistiques et, comme on le sait, c'est en réponse à une linguistique structuraliste saussurienne que la sociolinguistique a remis l'étude de l'acte de langage dans son contexte social duquel il n'aurait –selon les sociolinguistes- jamais dû sortir.

Et l'une des plus grandes affirmations produites par la sociolinguistique, et qui nous intéresse ici au plus haut point, c'est que le langage est un reflet important des relations sociales et, comme marqueur identitaire, il joue un rôle capital.

Les sociolinguistes se sont d'abord présentés comme des critiques de L. F. de Saussure qui, selon eux, n'a pas respecté un axiome qu'il a lui-même produit et qui stipule que *la langue est la partie sociale du langage*<sup>4</sup> en ne prenant justement pas en compte cette dimension sociale de la langue et en se contentant de l'étudier *en elle-même et pour elle-même*.

Les sociolinguistes, quant à eux, envisagent le fait de langage dans le contexte social dans lequel il est produit et donc dans, avec et à travers les multiples facteurs qui composent ce contexte social comme la situation professionnelle, le sexe, l'âge, l'appartenance ethnique, le niveau d'étude ; en somme des facteurs semblant être extérieurs à la langue mais qui, pour la sociolinguistique, font partie de cette trame de liens entre le social et le linguistique et devant donc être inclus dans l'analyse.

### 3. Les sciences humaines et sociales : difficultés et défis

#### 3.1. L'objet de la science :

Toutes les difficultés rencontrées dans les sciences humaines et sociales émanent du caractère spécifique de leur objet : l'Homme ; considéré dans son individualité ou dans un groupe (lui aussi fait d'individualités multiples) et ce, partant du postulat qui voudrait que l'Homme soit UNIQUE<sup>5</sup> et ce qui peut résulter de ce postulat comme complexité. L'Homme est complexe, pouvant faire montre de réserve ou de spontanéité, pouvant calculer, mentir, être sérieux ou frivole, rapide ou lent ; et toutes ces considérations non exhaustives engendrent des généralisations pouvant être

fausses du moment que l'objet étudié se refuse, de par sa réalité trop changeante, à l'expérience et à la quantification et donc à la généralisation.

Ce qui rend toute abstraction et toutes généralisation, fruit de l'analyse d'un fait socio-humain, dans une perspective d'en faire une règle générale une entreprise risquée.

Ceci est certainement en lien direct avec le changement tout aussi facile que rapide du phénomène socio-humain auquel vient s'ajouter l'extrême rareté de sa répétition ; caractères que l'on n'observe pas lorsqu'il est question du phénomène naturel qui peut se répéter (ou être répété) dans sa totalité ou dans ses parties ; ce qui change tout en matière d'observation.

Le chercheur en sciences humaines et sociales ne peut compter sur la possible répétition du phénomène et encore moins sur une exacte reproduction que l'on réaliserait de façon volontaire. Le fait socio-humain, lorsqu'il se produit, **est et reste unique** et, sitôt arrivé, pénètre définitivement dans le passé pour s'ajouter à l'histoire collective ou à la mémoire individuelle.

Et la remarque est : toutes ces dissemblances entre les sciences de la nature et les sciences humaines et sociales poussent à douter qu'il puisse y avoir des règles à même de régir ses dernières.

S'ajoute à cela ce qui ressort des analyses en sciences humaines et sociales comme penchant qualitatif en réponse à la quasi impossibilité de la quantification et, justement, trait qualitatif non quantifiable. Tout cela ajoute à la difficulté de poser des règles générales pour les sciences humaines et sociales.

### 3.2. Le chercheur :

Les difficultés qui concernent le chercheur viennent de la possibilité qu'il soit influencé par des éléments risquant de dévier son analyse du fait plus ou moins loin de la réalité effective et devenant –par là- un réel handicap entravant une arrivée saine à des résultats censés être vrais mais ne l'étant pas vraiment.

Et il est possible de résumer ces difficultés en trois niveaux décroissants en degrés de pression:

- La pression idéologique.
- La pression venant de nos valeurs.
- La pression émanant de notre individualité propre.

Notons d'abord que ces trois niveaux de pression sont dans une constante interpénétration et ne sont donc séparés que schématiquement.

Donc le chercheur se doit de faire abstraction d'abord de tout ce qui fait de lui un individu particulier et, de plus, il doit *volontairement tourner le dos* à son appartenance à un groupe humain plus ou moins large avec lequel il partage des valeurs et, plus profondément encore, il est obligé de "*trahir*" toute vision du monde et toute idéologie qui, dans sa vie ordinaire, le maintient dans la cohésion du groupe et entretient ses propres repères, mais qui, pour sa recherche, serait, sinon un véritable obstacle du moins un frein à l'élan scientifique et un « *mauvais filtre* » pour la neutralité nécessaire à l'étude.

Il est à noter que la difficulté d'aborder un phénomène socio-humain et la relation, en ce sens, entre le chercheur et son objet explique la traditionnelle problématique épistémologique quant à l'indépendance et le détachement de l'objet d'étude par rapport à l'être connaissant. En vérité, ce problème n'affecte que les sciences humaines et sociales car dans les sciences

de la nature, les épistémologues vont jusqu'à avancer que croire en l'existence d'un objet ou pas n'influence nullement la science elle-même puisqu'au départ le postulat est que la légitimité scientifique ne sera accordée qu'à ce qui est objectivement observable et donc obligatoirement reconnu par tous et ce même si les objectifs d'étude divergent.

Dans la recherche socio-humaine, il faut donc faire la part de ce qui provoque l'acte humain comme causes internes et/ou causes externes et c'est de là que vient toute la difficulté puisque l'observation, aussi sensible et pertinente qu'elle puisse être, ne peut vraiment prétendre dévoiler les secrets des penchants humains ni sonder les méandres de leurs desseins les plus enfouis.

En fait, le comportement extérieur est visible par essence et est donc orienté et n'est pas autre chose que le résultat d'un bouillon intérieur tumultueux fait de penchants, de visées et de plein d'autres choses encore.

Il s'en suit que nous ne pouvons deviner puis comprendre tout cela qu'en activant notre propre expérience ; ce qui suppose une connaissance préalable de tout ce qui peut enclencher l'action humaine mais ceci peut être considéré –non sans raison– comme un problème de plus pour une recherche véritablement neutre puisqu'il est possible que le chercheur confonde ce qu'il sait de lui-même avec ce qu'il veut savoir de/sur son objet d'analyse et, plus encore, puisque l'absence d'une connaissance préalable des motifs humains rendrait leur compréhension quasi impossible.

Et dans tous les cas de figure, s'abstenir de toute forme de partialité en recherche socio-humaine ne peut vraiment donner des résultats comparables à ceux auxquels aboutit le chercheur en sciences de la nature car la relation entre le chercheur en tant

qu'être connaissant et son objet demeure toute particulière et pèse en influences que nous ne pouvons ignorer.

#### **4. Une seule méthode scientifique peut-elle servir deux objets différents ?**

##### **4.1. Différences en rapport avec l'objet que nous assemblons en ces points :**

Premièrement, les relations qui structurent les phénomènes naturels sont dans une sorte de connexion logico-automatique, en ce sens que les relations de causes à conséquences –entre autres rapports structurants– apparaissent d'évidence. La chose ne se présente pas ainsi pour les faits humains où il est plus question de valeur, de but et de perspective.

Dans les phénomènes de la nature, la relation est causale et peut s'appuyer, pour être exprimée, sur le langage des chiffres et le concept de quantification en rapport avec le monde mesurable. Cependant que les phénomènes humains sont plus régis par les concepts en rapport avec la qualité et répondant à des dimensions autres comme le devoir, la finalité, les motivations et les fantasmes.

Deuxièmement, il y a une différence au niveau de la perception de l'objet car il est bien évident que les phénomènes naturels "*se présentent*" au chercheur comme des faits qui lui sont totalement extérieurs ; ce qui lui donne la totale possibilité d'abord de les considérer comme tels, ce qui est-en soi– un premier pas vers la neutralité requise et pas des moindres, ensuite, de les "*approcher*" réellement et au sens spatial du terme puisqu'ils sont détachés de lui, puisqu'ils sont des faits concrets avec une construction interne propre sans aucun lien avec le chercheur qui, le recul nécessaire à l'observation réalisé, aura tout loisir d'aborder son objet d'étude sans aucune forme de projection de soi et ce pour la

pertinente raison qui est que **l'objet n'est pas lui**.

Pour les phénomènes humains, la donne se complique puisque si l'on peut poser que le fait -dont le caractère est déjà à discuter<sup>6</sup>- est assimilable au phénomène naturel, il n'en demeure pas moins que le chercheur se trouvera face à des phénomènes humains fruits d'actions et de réactions et pour lesquels la seule observation *extérieure* ne pourrait suffire justement car c'est l'objet-homme qui agit et réagit en même temps et qui, de plus, a toute l'opportunité de modifier son apparence et son comportement extérieur.

Troisièmement, une différence dans le degré de complexité et là, bien que nos confrères des sciences de la nature puissent être contrariés par ce que nous allons dire, mais n'ayant point le choix, disons-le tout de suite : l'objet d'étude en sciences humaines et sociales est beaucoup plus complexe que celui relevant des sciences de la nature. C'est un fait. Mais d'où vient la complexité ?

- Au niveau de l'individu et de la personnalité humaine ayant une construction interne propre.
- Au niveau des interactions entre individus, c'est-à-dire : interaction entre des **particularités**.
- Au niveau des relations résultant de ces interactions entre particularités.
- Les faits socio-humains sont changeants et donc insaisissables ; de par ce changement que l'on pourrait assimiler à un mouvement, ils sont uniques, ils ne se répètent pas à l'identique et ce même si les conditions de réalisation se reproduisaient.

#### 4.2. Différence au niveau de la méthode :

D'abord, l'observation (extérieure) n'approfondit pas notre connaissance du fait socio-humain du fait même de sa/ses particularité(s) puisqu'il ne se *donne* pas à l'exercice de l'observation.

Pensons aux sciences physiques, pour peu que le matériel<sup>7</sup>s'y prête, et avec une conjugaison d'efforts avec ce que permettent les mathématiques en termes de chiffres et de concepts quantificateurs, la méthode expérimentale peut -sans inquiétude- arriver à des résultats fiables en se fiant à la seule observation.

Ce qui n'est absolument pas le cas avec les sciences humaines et sociales puisque le chercheur est limité à un certain niveau d'analyse logiquement indépassable car c'est tout ce que l'observation extérieure<sup>8</sup> aura permis.

De plus, il y a selon nous une non-concordance entre la méthode et l'objet que nous considérons comme le plus important handicap. En effet, puisque la logique aurait voulu qu'étant donné que les objets sont radicalement différents, il aurait été plus judicieux d'appliquer des méthodes différentes.

Pensons à certaines problématiques en sciences humaines et posons-nous la question : peuvent-elles être sérieusement soumises à la seule observation extérieure ?

La méthode expérimentale peut-elle être appliquée avec la rigueur qu'on lui connaît dans les sciences de la nature lorsqu'il est question de faits, certes réels comme le sont les faits de nature, mais différents à un point non négligeable comme le sont -par exemple- **les croyances** qui sont aussi des faits réels que nous ne pouvons ni nier ni balayer d'un revers de main sous prétexte *d'invisibilité physique* ; elles font partie du vécu humain, constituent dans certaines sociétés un véritable moule culturel autant pour l'individu que pour le groupe, influencent la pensée humaine lorsqu'elle ne l'oriente pas tout bonnement, débouchent sur des actes<sup>9</sup> d'individus et/ou des pratiques de groupes pouvant aller jusqu'à des mouvements de masse.

Enfin, il y a la diversité des procédés scientifiques. En effet, la méthode expérimentale n'est pas l'unique piste pouvant mener à la vérité scientifique et bien d'autres modèles, se plaçant au même degré de fiabilité, existent.

En tant que paradigme historique, l'idée même de la science n'a pas toujours été la même puisque des conceptions différentes se sont succéder selon les évolutions culturelles et selon ce que ces dernières ont enfanté comme mutations dans le champ de la pensée.

Cela, à notre sens, est suffisant pour prouver que l'immobilité<sup>10</sup> sur une certaine conception de la scientificité n'est pas, en soi, une obligation et encore moins un souhait ; et que donc nous pouvons/devons chercher d'autres pistes d'accès à la vérité scientifique, différentes en termes de procédures mais menant toutes vers le résultat vrai, neutre et impartial.

Lorsque nous pensons à la méthode déductive, à la méthode historique, à la méthode expérimentale, notre idée est qu'il s'avère impératif de revoir cette conception trop réduite de la scientificité (en termes de pistes) pour offrir aux multiples objets de recherche socio-humains la possibilité de s'affranchir des entraves matérielles qui, des fois, ralentissent ou empêchent carrément leur correcte compréhension.

L'idée à laquelle nous voudrions arriver est que la neutralité scientifique n'est pas l'exclusivité de la méthode expérimentale (approuvée en sciences de la nature) en soi à travers la rigoureuse applications de ses lois et principes et que toute méthode pouvant nous mener vers la connaissance la plus exacte possible est une méthode scientifique et ce même si son procédé méthodologique se pose comme divergeant de celui de la méthode expérimentale.

Plus globalement, et en ce qui concerne la recherche dans les faits socio-humains, le chercheur veut, à l'instar de ses homologues des sciences de la nature, arriver à la vérité neutre qui reste la seule vraie ; car la finalité de la science demeure une connaissance correcte du phénomène en soi non dans sa relation à nous mais dans sa relation aux autres phénomènes et la neutralité sera ici non seulement le fait d'éviter de *tordre le cou* de la vérité volontairement ou d'en faire un exposé erroné dans une perspective de « propagande en tablier blanc<sup>11</sup> » mais aussi –et surtout– le fait de scrupuleusement éviter toute influence –même involontaire– dans l'étude, pour ne point critiquer ni juger des sociétés autres, différentes en mœurs, en croyances, en pratiques et, même, en valeurs et s'interdire totalement toute partialité dans l'observation du fait et toute réaction face à des phénomènes socio-humains à caractère religieux, politique, ou autre.

### ***5. L'épistémologie de la sociolinguistique et la problématique neutralité :***

La nature de la sociolinguistique en tant que discipline pouvant/devant approcher le problème épineux de la langue dans la société et une donnée épistémologiquement problématique pour la thématique qui nous intéresse.

#### ***5.1. Caractéristiques des faits de langue en société :***

La langue étant intimement liée à la culture au sens surtout anthropologique du mot et bien en deçà<sup>12</sup>, elle participe donc autant que le *ciment culturel* à la construction d'abord de l'individu (identité, personnalité) puis du groupe à travers l'identité collective fédératrice. Il en résulte que l'approche du fait de langue en société, de par le fait de la particularité de l'objet, ne peut être considéré comme un simple phénomène naturel objectivable à souhait.

Cette objectivation ne peut se faire que d'une façon idéale puisque dans la réalité les obstacles à l'impérative impartialité du chercheur sont légions et l'exemple que nous posons vient de notre réalité.

En effet, la langue en Algérie reste un objet de discorde car les enjeux qui lui sont liées sont nombreux et les parties intéressées à ces enjeux sont, d'abord elles aussi multiples et de plus à peu près toutes campées sur leur position ne voulant rien céder. Et le chercheur censé faire un travail objectif, neutre et sans parti pris dans tout cela<sup>13</sup> ?

### 5.2. Défis pour le chercheur :

Pour ce chercheur donc la tâche est compliquée et, d'une manière exhaustive, deux scénarios possibles peuvent se produire.

Le Premier est celui d'un chercheur *venant de l'extérieur* et donc ignorant partiellement ou totalement la réalité linguistique en Algérie, qui pourrait faire montre de réactivité –et donc de partialité– face à un objet protégé justement par réaction envers ceux qui se présentent comme ses protecteurs ; et qui pourrait aussi manquer de cet apport pour le moins utile à l'analyse et qui n'est autre que ce que peut offrir une connaissance *de l'intérieur* même de la réalité analysée.

Le second est celui d'un chercheur *venant de l'intérieur* qui, lui aussi, pourrait tomber dans le piège de l'autocensure, pour ne pas dire l'omission pure et simple, par peur ou par calcul idéologique ou pour un tout autre motif humain.

### 5.3. Des exemples et des faits :

L'illustration pourrait, selon nous, prendre tout son poids lorsque nous citons d'abord l'exemple de la réalité problématique de la langue dans l'éducation avec des conflits idéologiques larvés<sup>14</sup> dont les victimes se

chiffrent en générations entières mais que la recherche scientifique<sup>15</sup> aborde très peu pour ne pas dire jamais. Puis l'exemple de l'identité algérienne qui peine à trouver une définition satisfaisante justement à cause d'une réalité linguistique formant une sorte de nœud que seule la science pourrait démêler.

A cela s'ajoutent les multiples tentatives restées timides de meetings, colloques et autres rassemblements scientifiques voulant aborder objectivement la problématique mais se sentant limités dans leur prospection.

Enfin et comme déjà mentionné avant, les faits socio-humains étant à caractère complexe (l'influence multifactorielle de tout l'appareil idéologique), nombre d'études sociolinguistiques en Algérie n'ont pas pu approcher ni la langue arabe comme une composante ordinaire du paysage linguistique objet d'analyse justement car n'ayant pas fait le travail de désacralisation nécessaire à cet effet ni la langue française comme, elle aussi, une composante ordinaire du même paysage linguistique car n'ayant pas fait l'effort du recul nécessaire et du repositionnement impératif.

### 6. Conclusion :

Pour finir, faudrait-il conclure que la neutralité du chercheur en sciences humaines et sociales est impossible ? Nous croyons que oui. Elle reste, selon nous, un idéal à atteindre pour le chercheur en mal de connaissance mais un idéal tout au plus car, en toute logique, l'idée même d'une objectivité absolue étant un mythe humain, sa réalisation supposerait une recherche faite sinon par des hommes parfaits<sup>16</sup> du moins par des machines insensibles et surtout omnipotentes.

Mais il ne faudrait pas pour autant "*jeter le bébé avec l'eau du bain*" et refuser –à l'instar de Foucault– toute scientificité aux sciences humaines et sociales car, d'une

part, leur entrée au sein de l'institution académique n'est plus un souhait mais un fait bien concret et avec lequel il faut composer et, d'autre part, elles ont –dans leur globalité- fait la preuve sinon de leur indispensabilité du moins de leur utilité.

L'idée serait donc de réfléchir à des méthodes plus adaptées à ces sciences ou plutôt à des méthodes à même de faciliter la tâche au chercheur partagé entre l'impérative neutralité garante de l'exactitude et une partialité interdite, mais aux aguets et guettant les faiblesses (humaines) du chercheur.

### 7. Liste Bibliographique:

- Bautier E. (1995), *Pratiques langagières, pratiques sociales*, éd. L'Harmattan, Paris, France.
- Blanchet P.(2000), *Linguistique de terrain, méthode et théorie (une approche ethno-sociolinguistique)*, éd. Presses Universitaires de Rennes, France.
- Boudon, R. (1986), *L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, éd. Fayard, Paris, France.
- Boudon, R. « "Vox populi, vox dei ?", " Le spectateur impartial" et "La théorie des opinions" », in R. Boudon *et al.* (2001), *L'explication des normes sociales*, éd. PUF, Paris, France.
- Boyer H (2017), *Introduction à la sociolinguistique*, éd. Dunod, Paris, France.
- Calvet L.J. (1987), *La guerre des langues*, éd. Payot, Paris, France.
- Durkheim E. (1968), *Les règles de la méthode sociologique*, éd. PUF, Paris, France.
- Duvignaud J. (1979), *Sociologie de la connaissance*, éd. Payot, Paris, France.
- Feldman J. et Kohn R. C., dir. (2000), *L'éthique dans la pratique des sciences humaines : dilemmes*, éd. L'Harmattan, Paris, France.
- Foucault M. (2000), *L'Herméneutique du Sujet*, éd. Gallimard/Le Seuil, Paris, France.
- Jurdant B. (1998), *Impostures scientifiques*, éd. La découverte/Alliages, Paris/Nice, France.
- Weber, M. (1965), *Essais sur la théorie de la science*, éd. Plon, Paris, France.
- Berthelot, J.-M. (2000), « Épistémologie et sociologie de la connaissance scientifique », *Cahiers internationaux de sociologie*, éd. PUF, Paris, France, vol. 109, pp. 221-234.
- Feldman J. (2001), « Deux fois deux axiomes sur les différences entre les sciences exactes et les sciences sociales » in *Revue Européenne des sciences sociales*, éd. Droz, Genève, Suisse, T. 39, n° 120, pp. 191-222.
- Ricœur P. (1954), « Étude sur les " Méditations Cartésiennes " de Husserl », sur *Persée*, *Revue Philosophique de Louvain*, p. 75-109.

## référence

<sup>1</sup> De « relater ».

<sup>2</sup> "Être" étant déjà une forme de subjectivité, ... *je pense donc je suis* !

<sup>3</sup> Ricœur P., « Étude sur les « Méditations Cartésiennes » de Husserl », sur Persée, Revue Philosophique de Louvain, 1954, p. 75-109.

<sup>4</sup> L'expression en italique et celle qui va la suivre sont de Saussure, elles sont tombées maintenant dans l'usage commun des linguistes car très connues et marquant la théorie même de Saussure et son célèbre *Cours de Linguistique Générale*.

<sup>5</sup> Et il l'est. Seul l'Homme *pense* le monde et ce, jusqu'à ce que la recherche et/ou les faits nous en fournisse(nt) l'infirmité.

<sup>6</sup> Une autre problématique qui invite à la réflexion.

<sup>7</sup> L'œil d'abord puis le reste ou la suite : la balance, le microscope, la solution chimique, les appareils rivalisant en capacité et en complexité sont tous à considérer comme autant de « rallonges » à l'observation.

<sup>8</sup> A titre d'exemple, les motifs des actes humains n'apparaissent pas avec les actes en question et l'œil *observateur* ne pourrait voir ni en deçà ni au-delà du fait lui-même

<sup>9</sup> Les appartenances aux groupes terroristes ainsi que les appartenances aux sectes sont des illustrations pertinentes de cette croyance débouchant sur un acte.

<sup>10</sup> Pour ne pas dire *immobilisme* puisqu'une certaine doxa en matière de conception de la science est en train de devenir une véritable idéologie s'éloignant des principes mêmes défendus naguère.

<sup>11</sup> Le scientifique qui fait le travail du politique devient un idéologue déguisé portant l'uniforme symbolique de la science (le tablier blanc du chercheur dans son laboratoire).

<sup>12</sup> Au sens anthropologique, si l'homme en sortant de la nature est entré dans la culture, cela se passe de la même façon pour lui avec la langue, tant au niveau individuel que collectif.

<sup>13</sup> Nous pensons que la peur et l'autocensure, qui ne sont pas des valeurs objectives du tout, pourraient être le lot du chercheur de *l'intérieur* c'est à dire appartenant à la communauté linguistique même ; alors que le parti pris pourrait plus tenter le chercheur de *l'extérieur* et tout cela par pure réactivité.

<sup>14</sup> Dans le système éducatif algérien, au niveau du primaire et là où devrait se bâtir le socle d'une connaissance future solide, les matières dites *scientifiques* comme les mathématiques base de la pensée rationnelle et assise de l'abstraction symbolique chez l'homme, le problème du partage entre l'Arabe le Français a été résolu avec une demi-solution pire que le problème lui-même : l'enfant réfléchira en ce qu'il veut/peut, répondra en arabe pour le volet linguistique et en français pour le volet mathématique.

<sup>15</sup> Les recherches qui se chargent de faire un travail – de didactique des langues surtout- en classe et avec des élèves de tous les cycles de l'éducation en Algérie sont très nombreuses dans les universités algériennes mais celles qui abordent ces problèmes sont rares.

<sup>16</sup> Hommes parfaits qui n'existent pas encore.